Zeitschrift: Rapport de gestion / Chemins de fer fédéraux suisses
Herausgeber: Chemins de fer fédéraux suisses
Band: - (2002)

Artikel: Amen à Olten
Autor: Felder, Anna
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-676293

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Anna Felder

Amen à Olten

On annonce mon arrivée au haut-parleur, et j'arrive; on annonce mon départ, et je repars. Je suis un train, train voyageurs: un parmi tant d'autres, efficace et ponctuel, du troisième millénaire.

Pour le service public, je parcours en long et en large les voies du monde: avec une conscience terrestre, officiellement; en decrescendo et crescendo, crissement de freins, ferraillement de roues, échange de personnes qui descendent, qui montent; puis je file convoyer à toute allure, sous tous les cieux, mille destins réunis en un seul, le mien. Pour un bout de route, une portion de vie enregistrée en heures, minutes et secondes, je représente le sort de mes passagers: je les prends en charge, l'affaire est d'importance et ils le savent. Il suffit de regarder la femme montée dans la voiture 3; à peine assise près de la fenêtre, sans même avoir ôté son manteau, sans même considérer les citations littéraires ni l'herbe d'autres voyageurs, elle dirige sa pensée vers les choses ultimes qui soudain la menacent, définitives; sans plus même un regard pour l'adieu de son petit-fils ni pour l'horloge de la gare, Olten: elle formule déjà mentalement sa prière, que la dernière heure lui soit bénéfique, à elle comme à tous.

Qu'elle prie, on le comprend à son regard fixe, étranger au confort que je pourrais lui offrir; à ses mains croisées, au tremblement de ses lèvres. Nous autres, du train, nous nous mettrons en quatre pour que sa petite valise reste bien droite contre ses jambes, que son sac à main et son parapluie ne glissent pas de ses genoux. Personnellement, je voudrais lui dire amen, amen et en avant. A toutes les femmes mises à dure épreuve par le voyage et son inexorabilité, aux femmes perdues dans l'énormité du train, je dis mon énorme amen; à elles en premier lieu: tant elles sont domestiques, assises pour l'au-delà avec leur billet tout prêt.

Alors que l'habitué, il y en a dans chaque wagon, affiche ne pas vouloir perdre une minute de présence, de voyage, d'opportunité. Il profite de tout: il occupe deux places, de préférence à l'étage supérieur, pour lui et ses journaux; il guette dans tout le compartiment les quotidiens des autres pour s'en emparer dès que quelqu'un se lève; il repère d'emblée le siège d'en face pour l'occuper en sens inverse depuis Lucerne. Surtout, l'habitué s'assure d'avoir la meilleure vue de son observatoire: non, pas sur les pâturages, les forêts, les roselières de Sempach, avec le clocher à l'arrière-plan évoquant le dimanche; clichés que tout cela. Non, il se réserve à coup sûr le coup d'œil en diagonale, à lancer de côté ou par-dessus le journal déplié, sur la jolie

fille qui téléphone, qui regarde les prés, lît, rêve, tîtille son natel, se maquille, écrît son journal, mâche, compte les jours, arrache obstinément les fourches de ses cheveux, ce qui la faît loucher. Bravo, dis-je à cet homme impatient: toi qui tiens le temps dans ta main, qui parfois arrives au but avant moi tellement tu t'y connais, et te défais alors du train comme on ôte sa cravate, bravo de te délecter au moins dans le pli du journal, entre une feuille et la suivante, dans un éclair sans tître, des temps longs d'une Julie, appelons-la ainsi, des temps lisses comme le lac, comme les cheveux soyeux effilés un à un entre les doigts, au-dessus des yeux rêveurs.

Dans cette soie, dociles, se reconstîtuent pour elle tous les oui, tous les non qu'elle aura dîts dans sa vie, qu'elle aura entendus du plus loin qu'elle se souvienne. Certains, elle les efface comme sur l'ordinateur, «delete», d'autres, elle les sauve et les réarrange, avec un instinct polîtique, à droîte, à gauche de la raie dans ses cheveux; elle s'apprête à les nouer derrière la tête avec son élastique, puis se ravise, secoue sa crinière, jette son poids en avant, défaît tout devant ses yeux et recommence depuis le début, louchant plus que jamais.

Pour elle, pour toutes les Julie, je ralentirais ma course, je ferais l'impossible, le tour du lac à l'infini. Je me laisserais défiler léger avec les cygnes par deux sur l'eau, occupés à compter les moucherons tête haute, sans distraire Julie de son calcul privé. Les minutes y pensent, à se dédoubler, réfléchies à la surface: le blanc fidèle au blanc, le 2 fidèle au 2, au point qu'on ne saît pas lequel des deux disparaît pour de bon, le chiffre ou son reflet. Bon, pas même formulée l'idée d'une innocente divagation, je m'entends déjà maudire par mon immanquable ennemi juré: bedonnant mais fringué comme un jeunot, lunettes de soleil et casquette à l'envers, comme s'il étaît au volant de son bolide hors-série. Il me jette même ses clés sur la tablette, avec ses cigarettes: pour qu'il me soît bien clair que le train ne lui convient pas.

– Si j'avais pris la voîture, je serais déjà à Fanta, me laisse-t-il entendre.
Parfaîtement à l'heure, nous traversons Scienza: aucun retard annoncé, l'hiver doux, réclamations zéro. A part la sienne; le faux jeunot proteste, il mesure le temps en négatif: où nous ne sommes pas, quelle heure il n'est pas.
– Tu ne serais pas même à Finta.
Il ôte sa casquette, la remet; il refourre ses clés dans sa poche; il cherche la neige là où il n'y en a pas.
– Vous vous rendez compte la barbe que c'est, d'être assis en train.
Il ne trouve pas d'assentiment autour de lui. La plupart dorment, en couple, en famille, en musique téléphonique; deux enfants rient fort, la bouche pleine.
– Dans une demi-heure, j'y serai.

Il regarde l'heure, ajoute et soustraît; ses genoux frémissent, l'un après l'autre.

S'il regardaît plutôt avec quelle habileté, avec quel élan je prends les virages, incliné juste ce qu'il faut pour entraîner le convoi sans perdre mon allure, pour prévoir tunnels aiguillages chefs de gare qui me donnent voie libre et satisfaire mes passagers. Lui compris.
– Fanta, crache-t-il dans son natel.
– Finta, répliqué-je en avance.

Sur l'autoroute, la colonne de voitures à l'arrêt.

Finta, gare de Finta: c'est le haut-parleur qui parle dans les à-coups de l'horloge; il répète l'annonce en allemand, recueillant un grand succès: une femme monte, toute exubérance, les bras chargés de camélias presque encore en boutons, de houx et de calycanthes, soleil à transporter. Personne ne l'aide, mais les fleurs sourient dans ses bras, fidèles au jardin; ignorant toute mauvaise humeur, se souvenant de la haie, elles pourront à leur aise mûrir leur propre temps durant le voyage, s'épanouir en train comme si l'on était déjà fin mars, comme si déjà le trafic pascal me bouleversait en pleine course l'horaire de toute l'année.

FIN